

LENNY PELLETIER

CHARLEVILLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528928

Dépôt légal : mai 2026

Jour 1 : 40 ans plus tard

Cela va faire 40 ans depuis 1910 que je ne suis pas revenu ici. Lorsque je suis parti, j'avais trente ans et mon mariage a été un véritable désastre, j'étais malheureux. J'ai donc entrepris un voyage à la découverte du monde afin de m'engager dans une activité qui m'a toujours passionné : l'étrange et le paranormal.

Pourquoi je souhaite soudainement retourner à « Charleville », ma cité natale ? Il est possible que ce soit en raison de mes 70 ans, de la sensation d'une fin imminente et du désir de conclure mon existence là où elle a débuté.

Je suis à bord de ma voiture depuis maintenant 13 h, je ne suis plus qu'à une heure de Charleville, cependant on dirait que le voyage va être beaucoup plus long car ma voiture vient de tomber en panne en plein milieu d'une route forestière. Je ressens une colère intense à l'égard de la situation, mais je parviens progressivement à retrouver mon calme. Je me dis que je trouverai sans doute une personne charitable qui pourra me dépanner...

Je prends donc la décision de me rendre à Charleville à pied, ce qui nécessitera un minimum de trois heures de marche.

On peut constater que plus je me rapproche de Charleville, plus l'ambiance colorée du printemps se dissipe. J'arrive enfin à Charleville et c'est là que je remarque avec effroi que tout est visuellement en noir et blanc comme dans un film du début du 20^e siècle. Est-ce que je suis en état de délire en

raison de ma fatigue et de mon âge avancé ? Je pense aussi que personne ne pourra m'aider avec ma voiture car on dirait que les gens vivent comme en 1910. Ils se déplacent à cheval et je n'ai pas vu de voiture en faisant le tour de la ville. Les vêtements des habitants n'ont pas changé depuis 1910 et ils parlent toujours le même patois. C'est étrange car de moins en moins de patois locaux existent. Et, je ne parle même pas de l'odeur d'excréments qui empeste toujours cette ville. Pendant mon enfance, on m'avait déjà expliqué que cette odeur provient de « la chose » qui habiterait les montagnes qui entourent la ville, mais je ne crois évidemment pas à cette fausse histoire de cul-terreux paumé !

Une fois que j'ai exploré la ville pour me rappeler des souvenirs nostalgiques, je choisis de passer la nuit dans une auberge où j'allais souvent manger quand j'étais enfant. Je m'entendais bien avec le gérant qui est probablement mort maintenant. Quand je pénètre dans l'auberge, j'entends une musique caractéristique de 1910.

« Avec son toupet rouge et blanc

Le clown dans le cirque s'élançe,

Pirouettant, cabriolant,

Hardi, souple et plein de vaillance

Qu'il est drôle, qu'il est adroit

On pouffe à ses mines sévères

Par la farce le clown est roi,

On peut oublier ses misères

Clown, fais-nous rire !

Lance des quolibets salés,
Entends la foule qui délire
À tes lourds propos envolés
Clown, fais-nous rire !
Il s'en va triomphalement,
Payé de bravos pour sa peine
Mais fini de l'emballement,
Il souffle pour reprendre haleine
Dans sa loge, il va retrouver
L'exquise femme qu'il adore,
Quand il croit entendre un baiser
On t'appelle, Clown, saute encore !
Clown, fais-nous rire !
Lance des quolibets salés,
Entends la foule qui délire
À tes lourds propos envolés
Clown, fais-nous rire !
Enfin, du repos c'est l'instant,
De sa loge, il voit fuir une ombre

Et pénétre, geste effrayant,
L'œil mauvais, la figure sombre
— Allons, dis, qui se trouvait là ?
Je ne te ferai pas de compte
— Je ne t'aime plus et voilà,
Être femme d'un clown, j'ai honte
Clown, ah quel rire !
Dans son regard, un éclair luit,
Il perd la cervelle, il délire,
Dieu, que se passe-t-il en lui ?
Clown, ah quel rire !
Au trapèze, c'est le moment,
Le même travail les rassemble,
Tous deux silencieusement
Grimpent à la corde qui tremble,
Leur existence est dans sa main,
La musique, un instant s'est tue.
— Tu ne me tromperas pas demain
Tiens, gueuse, avec moi, je te tue !

Clown, plus de rires !

À terre, deux corps écrasés...

Le clown, dans un jaloux délire,

A vengé les serments brisés.

Clown, fini de rire ! »

Je ne comprends pas pourquoi, mais écouter cette musique me met mal à l'aise. Je suis dans l'auberge mais je ne vois personne à proximité. Cette auberge est-elle abandonnée ? Cependant, si elle est laissée de côté, pourquoi cette musique continue-t-elle de se répéter ? Je hurle :

— Il y a quelqu'un ?

Cependant, aucune réponse n'est parvenue, et tout semble empreint de poussière au sein de l'auberge. Je vais dans toutes les pièces du hall d'entrée et je ne vois personne. Il me reste une dernière pièce à ouvrir, la porte est fermée mais je ressens une odeur désagréable, une odeur de pourriture intense. Je suis effaré par ce que je découvre : un cadavre en pleine décomposition grouillant d'insectes dévoreuses de chair, mais la chose qui me terrifie le plus, c'est que le cadavre est celui du propriétaire de l'auberge qui était déjà âgé de 90 ans il y a 40 ans en 1910 ! Je décide de sortir d'urgence de l'auberge et j'avertis en panique un couple composé d'un homme à la carrure imposante, cheveux et moustaches rousses, et de sa femme brune aux yeux bleus :

— Un ca... un cadavre, le corps du propriétaire de l'auberge dans un stade avancé !

Le couple me fixe avec un regard rond, tandis que l'homme me répond en utilisant son patois et un sourire moqueur.

- *Quo té dis là i n'est point mort lou propriétaèr.*
- Si je vous assure il est mort.
- *Nenni i s'trouêve d'rié vos.*

Je me retourne et comment est-ce possible ? Le propriétaire est devant moi, vivant, alors que j'ai vu à l'instant son cadavre.

Il me regarde et me dit :

- *Quo qu'cest qu'cha brui ?*
- Pardonnez-moi, cela va vous sembler étrange, mais j'ai cru vous voir décédé à l'instant.
- Ah ouais, cha s'passe souvent.
- Comment ça ?
- *Nenni, rin, j'vas vos monn'r vot' chamb.*

Le propriétaire de 90 ans qui ne semble pas me reconnaître me conduit jusqu'à une chambre sur laquelle la moisissure ténébreuse et la toile d'araignée sont si denses qu'elles deviennent blanches comme la neige. Apparemment, cette chambre n'a pas été habitée par quiconque depuis de nombreuses années. Bien que la qualité de l'hygiène soit à revoir, ma conscience m'incite à donner de l'argent au propriétaire, mais il me répond de manière soudaine et sans patois.

- Je décline votre argent, bonne nuit visiteur.
Et le propriétaire repart en claquant la porte.